

Félix Weingartner contre Richard Strauss

UNE revue allemande de date récente, *Morgen*, publiait dans son premier numéro (juin), dont l'apparition avait été précédée d'une forte réclame, un article de M. Richard Strauss dont le titre était : « *Y a-t-il, en musique, un parti progressiste* ». Cet article fit un énorme bruit, pas encore calmé à l'heure actuelle, dans les milieux musicaux allemands, et toute la presse s'en occupa, surtout la presse musicale. Comme il était daté de Fontainebleau, « jour de la Pentecôte 1907 », on l'appela pompeusement le *Manifeste de Fontainebleau* ! Richard Strauss y soutenait l'idée suivante : « Il n'y a pas de parti progressiste en musique ». Il semblait s'attaquer également aux « conservateurs », aux partisans absolus de la tradition classique, qu'il appelle les « voix de Dieu », en reprenant un mot de Weber : « L'individu est un âne, et pourtant le public n'est-il pas la voix de Dieu ? »

Or, on vient de publier, à Leipzig, une brochure intitulée : *la Nuit musicale de Walpurgis*, dont l'auteur est M. Félix Weingartner et qui est un véritable pamphlet dirigé, selon toute vraisemblance, contre M. Richard Strauss, contre ses tendances esthétiques, même et surtout contre ses « procédés » artistiques personnels.

Voici un fragment de ce curieux pamphlet :

Il y avait une fois un critique musical de grand renom, nommé Ranunkel, et qu'on avait invité à un « concert disharmonique ou ultra-dissonant. » — Pour se préparer à cette séance, il se renferma dans sa chambre, et bientôt une femme en deuil lui apparut. Il reconnut l'Harmonie, « Comment se porte votre charmante sœur la Mélodie », lui dit-il ? « Elle est bien malade », fut la réponse ; « l'air que l'on respire sur la terre ne lui est pas favorable ; elle a fui vers une autre planète ». Là-dessus, le critique s'endort et rêve qu'il est transporté au sommet du Parnasse. Berlioz, Brahms, Bruckner, Gluck, Haydn, Liszt, Schubert, Wagner et Hugo Wolf lui apparaissent. Chacun dit son mot. Gluck se plaint que ses frères allemands ne jouent pas sa musique et veut venir en France où ses œuvres sont exécutées, où le sens tragique n'est pas atrophie, et où les oreilles ne sont pas faussées comme en pays tudesque. Schubert raconte qu'il vient d'assister à un concert sur la terre, et que le lieu dans lequel il s'est trouvé lui a donné la même impression qu'un abattoir moderne. Mais voici Wagner, ayant à sa droite Isolde et à sa gauche Tristan. Il déclare en dialecte populaire et en vers, s'il vous plaît, que le couple qu'il conduit n'est pas une guenille. et réclame pour lui-même dans le bel Opéra-Royal de Berlin une petite place à côté de Richard Strauss. Plus net que Gluck et Schubert, Wagner a donc désigné l'adversaire : nous sommes édifiés. Beethoven manque au groupe des musiciens du Parnasse ; il était dans une région plus élevée que ses confrères, dans l'éther inaccessible. Le critique Ranunkel n'a pu arriver jusqu'à lui. Alors, il s'est réveillé de son rêve parnassien pour courir à son « concert disharmonique ». Là ce n'est pas un simple rêve qui l'attend, mais un véritable cauchemar. On commence. Cinquante tam-tams annoncent un événement harmonique important. Aussitôt douze harpes font entendre simultanément douze « glissandi », chacune de ces harpes étant accordée sur une des douze notes différentes de la gamme chromatique. En même temps s'élèvent du fond de la galerie des voix de sopranistes, puis, dans trois tribunes différentes, trois chœurs à huit parties chantent ensemble de la façon suivante : le premier une fugue sur le mot « es » ; le second une autre fugue sur le mot « ist » ; le troisième une dernière fugue sur le mot « erreicht » ; de sorte qu'à eux trois ils clament triomphalement la phrase « es is erreicht », c'est-à-dire l'idéal est atteint. Pour renforcer encore cette sonorité, un orgue joue un hymne en *ut* majeur ; un orchestre d'instruments de cuivre jette aux échos de la salle immense le chant « Deutschland über alles » dans le ton d'*ut dièse* majeur, et tout cet ensemble s'unit dans un point d'orgue

prolongé. « Incroyable ! inouï ! » crie le public au milieu des acclamations. Alors, Rannunkel entend la voix d'un compositeur qui en interpelle un autre : « Où courez-vous donc, mon cher collègue ? » Et la réponse est celle-ci : « Je vais au télégraphe ; le conseiller de commerce Lauthrüll (ce mot veut dire hurlement strident), ami intime du maître dont vous venez d'entendre la musique, vient de me donner douze cents francs pour envoyer sur le concert des dépêches dans le monde entier. » (1).

Il est fort probable que la polémique ne s'arrêtera pas là. Nous tiendrons nos lecteurs au courant.

Lettre de Londres

DEPUIS la clôture de la « grande » saison d'été à Covent Garden, la vie musicale n'a pas été très active. Au Lyric Theatre, la troupe de la Moody Manners Company a donné une série très intéressante de représentations d'opéras en anglais avec le concours de Mmes Fanny Moody, Clementine de Vere-Sapio ; MM. O'Mara, Charles Manners et autres excellents chanteurs, tandis que l'orchestre y était dirigé par MM. Eckhold et Sapio.

Le succès de cette série est allé sans aucun doute à *Madame Butterfly* de Puccini que l'on n'avait pas encore représenté en anglais et dont la puissance d'attraction au Lyric ne fut pas moindre qu'elle ne l'est à Covent Garden depuis deux ou trois ans.

M. Manners nous convia aussi à la première audition de deux opéras nouveaux en un acte : *Sarenga* de M. Hermann Lohr, auteur de charmantes ballades anglaises que l'on trouve sur tous les pianos ici, et *Greysteel* de M. Nicholas Gatty. Mais si la première œuvre pêche par sa naïve simplicité (je parle de la musique seulement, n'ayant pas bien compris le livret) et par ses réminiscences, la seconde souffre du défaut contraire et son extrême élaboration. Je crains bien que l'on ne puisse jamais ajouter d'intérêt à *Sarenga*, mais il serait aisé de simplifier *Greysteel* et d'en supprimer une bonne moitié ; il en resterait assez pour constituer une œuvre de valeur et intéressante.

La mise en scène, excellente, ajouta un nouveau succès à l'actif de M. Manners ; des artistes et des chœurs, sous sa direction, évoluent et chantent d'une façon remarquable.

Ainsi que l'an dernier le Syndicat de Covent Garden annonce huit semaines de représentations d'opéra en italien en octobre et novembre.

La seule nouveauté sera la *Germania* de Franchetti, créée en Italie il y a quelque dix-huit ans ; les autres œuvres, en plus du répertoire courant, seront *Adrienne Lecouvreur*, *Gioconda*, *Mefistofele* et naturellement l'habituelle série des Puccini : *Madame Butterfly*, *Bohème*, *Tosca* et *Manon Lescaut*.

Mme Maria Gay chantera Carmen et Amnérís ; Miss Lindsay : Marguerite et André Chénier, et les autres principaux interprètes seront Mmes Metrazzini, Bryhn, Giachetti et Lejeune ; MM. Bassi, Carpi Vignas, Sammarco et Scandiani ; comme chefs d'orchestre : Signori Panizza et Serafin.

..

La treizième saison des *Promenades-Concerts* à Queen's Hall n'aura pas été moins brillante que les précédentes. Salles combles sont à l'ordre du... soir depuis le 17 août

(1) Nous empruntons cette traduction à notre confrère *Le Ménestrel*.